

SÉANCE DU 30 JANVIER 1888.

PRÉSIDENCE DE M. HOUZÉ.

La séance est ouverte à 8 heures et quart.

Le procès-verbal de la séance de décembre est adopté après une observation de M. van Bastelaer relative à la concision du compte rendu analytique qui a été distribué.

Dépouillement du scrutin. — MM. C. Calvo y Capdevila, le Dr Charbonnier et Lewin sont proclamés membres effectifs de la Société.

Correspondance. — M. P. Cogels remercie la Société de sa nomination de membre effectif; MM. Sergi et Ubaghs, de leur nomination de membre correspondant.

Ouvrages présentés. — *La poterie en Belgique à l'âge du Mammoth*, par M. J. Fraipont, membre effectif.

Carte de la répartition de l'indice céphalique en France, par M. R. Collignon, membre correspondant.

Crani di Omagnaca, par M. G. Sergi, membre correspondant.

Le degenerazioni umane, par le même.

Crani peruviani del Museo antropologico nella Università di Roma, par MM. G. Sergi et L. Moschen.

Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, 1888.

Bulletin de la Société royale de géographie, 1887, n° 6.

Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris, 1887, 3° fasc.

Revue d'anthropologie de Paris, 1888, fasc. 1.

Bulletin de la Société d'anthropologie de Lyon, t. V, 1886.

The medico-legal journal, juni 1887.

Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien, t. XVII, fasc. 3 et 4, 1887.

Archivos do Museu nacional do Rio de Janeiro, 5 vol., 1876-1880.

Des remerciements sont votés aux donateurs.

COMMUNICATION DE M. VAN OVERLOOP.
SUR LES RAPPORTS ENTRE LES SOCIÉTÉS D'ARCHÉOLOGIE
ET D'ANTHROPOLOGIE.

A PROPOS D'UNE DEMANDE D'ÉCHANGE DU CERCLE ARCHÉOLOGIQUE D'ENGHIEN.

Chargé de présenter un rapport sur les deux volumes d'*Annales*, dont le Cercle archéologique d'Enghien a bien voulu nous faire hommage, je viens m'acquitter de ma tâche. Les sujets traités dans les *Annales* en question se rapportent presque exclusivement à des questions d'archéologie, d'une valeur toute locale, mais traitées d'ordinaire avec grand soin et susceptibles, dans plusieurs cas, de fournir de précieuses indications pour des travaux d'ensemble. Je n'y ai rencontré qu'une ou deux fois des sujets rentrant d'une façon un peu directe dans le programme de nos propres recherches, tel que notamment le travail de M. Cloquet sur le cimetière franc de Combreuil à Écaussines d'Enghien.

Le Cercle archéologique d'Enghien possède, à notre point de vue, des éléments très sérieux et il y a lieu, ce me semble, de répondre au désir qu'il nous exprime en consentant à l'échange de nos publications. Je proposerais en outre d'émettre vis-à-vis de cette Société le vœu de la voir consacrer une attention plus spéciale aux questions d'anthropologie. La demande même qu'elle nous adresse nous montre d'ailleurs son désir de ne pas s'en tenir à la chronique purement locale ou tout au moins d'envisager ces questions locales au point de vue des enseignements généraux à en retirer : ce qui est à vrai dire la formule de l'anthropologie elle-même.

Il est souhaitable que les autres Sociétés d'archéologie du pays suivent un pareil exemple : leur concours pourrait nous être très précieux.

Ces deux ordres d'idées, anthropologie et archéologie, sont distincts, mais non pas indépendants l'un de l'autre. La preuve c'est qu'il a été institué au sein même de notre Société une section d'archéologie. La grande différence entre les Sociétés d'archéologie proprement dites et une Société d'anthropologies occupant d'archéologie, c'est que les premières recherchent les choses du passé pour ce qu'elles sont en elles-mêmes, tandis que la seconde poursuit, avant tout, dans ces mêmes choses, des indications pour l'histoire du développement humain. Les premières se concentrent dans les individualités, l'autre démêle dans ces individualités ce qui peut

intéresser la race ou l'espèce. A la condition de se placer au point de vue que je viens de dire, tous les événements présents ou passés, toute l'histoire est du domaine de l'anthropologie. Les siècles, assez rapprochés de nous, sur lesquels opèrent en général les Sociétés d'archéologie nous appartiennent comme à elles. Mais nous nous complaisons bien plus, en tant qu'archéologie, dans les périodes plus reculées. A mesure, en effet, que l'on remonte le cours du temps, les traits de détail s'estompent davantage, les individualités s'amincissent, laissant de plus en plus les choses ne nous apparaître que dans leur généralité et se présenter d'une façon plus dégagée aux observations d'ensemble de l'anthropologiste. C'est un des motifs pour lesquels les Francs, par exemple, rentrent dans notre cadre d'une façon plus naturelle que des peuples plus modernes. Les individualités se perdent déjà plus ou moins chez eux dans la masse. Faute de pouvoir être rapportés à des personnalités bien définies, les détails de leur existence prennent par là comme une valeur abstraite, une valeur en quelque sorte algébrique, nous faisant apparaître moins le fait d'un individu que la formule d'un trait de race.

Ce n'est pas, du reste, la seule antiquité de ces peuples, l'affaiblissement de leur souvenir qui contribue à produire cet effet. Cette fusion des contours individuels n'est pas seulement un phénomène d'éloignement, elle tient, en outre, à une similitude effective plus grande entre ces contours mêmes.

L'intensité individuelle est le fruit des civilisations assez avancées. A mesure que l'on remonte vers leurs débuts, on voit l'individu perdre de son importance comme tel, se diversifier moins de ses pareils, correspondre de plus en plus dans ses actes à des mots d'ordre communs à tout le groupe, en d'autres termes, agir d'instinct.

Cette remarque se vérifie déjà pour les peuples dont l'état de civilisation ressemblerait à celui des Francs ou des Gaulois. Mais elle devient bien plus frappante encore lorsque, s'enfonçant davantage dans le passé de l'humanité, l'on en arrive aux temps préhistoriques, aux temps où l'homme, encore privé de métal, n'avait à son service qu'un outillage de bois, d'os et de pierre.

A ce degré de civilisation, l'homme est en possession déjà du degré d'intelligence et de savoir-faire qui distingue notre nature. La façon dont il se tire d'affaire dans la vie le prouve surabondamment : le choix d'un emplacement pour son habitation, la confection de son outillage, l'exploitation rationnelle de la matière

première la plus convenable pour cet outillage, son adresse à la chasse, attestée par les débris de ses repas, l'élégance, la recherche des formes, déjà visibles dans le travail des objets à son usage, la préoccupation même de l'art pur ressortant de ses dessins et de ses sculptures, le goût de la parure, des ornements, l'établissement de relations commerciales, tout cela porte au plus haut point le cachet de l'intelligence humaine. Seulement, à la différence de ce que nous remarquons chez les peuples plus avancés, toutes ces manifestations se distinguent par une remarquable uniformité, non seulement pour les individus d'une même peuplade ou d'une même région, mais pour des peuplades extrêmement éloignées les unes des autres et qui ne communiquaient certainement pas entre elles au point de fournir l'explication de ces similitudes.

D'où ces dernières proviennent-elles donc ? Elles proviennent de ce que l'homme, comme tous les animaux, placé dans des circonstances déterminées et peu complexes, se trouve, de par sa nature, conduit à se comporter d'une certaine façon, qu'adopteront, en vertu de leur même nature, tous les hommes, peu différents de lui, placés dans les mêmes conditions.

Amené à se vêtir, l'homme primitif taille presque partout son vêtement sur les mêmes patrons. Confectionnant son outillage, il imagine partout les mêmes outils et leur donne, tout au moins dans une même région, une forme stéréotypée. Cet outillage n'apparaîtra pas de toutes pièces dès le début ; il traversera des phases bien caractéristiques, il y aura des progrès marqués : mais cette évolution même portera le caractère d'uniformité dont nous venons de parler et partout les phases en question se présenteront, en général, à l'instar des périodes géologiques, non pas dans le même temps, mais au moins dans le même ordre.

Qu'est-ce tout cela, sinon des manifestations directes de l'instinct ! La nature animale a pu s'élever dans l'homme au point d'en faire un être à part. Mais elle n'en subsiste pas moins avec ses modes d'impulsion et ses actions déterminantes et nous devons, sous ce rapport, confondre dans le même ordre d'idées l'homme de la pierre, taillant partout son grattoir de la même façon, et l'oiseau construisant son nid partout sur le même plan.

Le degré, l'étendue de cette uniformité donne assez bien la mesure du caractère anthropologique de l'acte auquel elle s'applique. Il est tout naturel que plus on remonte vers les sources de l'humanité, plus on dégage cette dernière des complexités individuelles, plus aussi l'uniformité des manifestations humaines,

corollaire d'une plus grande uniformité de nature, doit-elle prendre de l'extension.

C'est ce qui fait que l'archéologie des âges de la pierre porte partout le sceau de la race, voire même de l'espèce, et c'est ce qui en fait, pour les anthropologistes, l'archéologie par excellence.

C'est là un fait reconnu, admis, mais dont la vérification doit se poursuivre et s'étendre ; fait général, mais ne subsistant que comme synthèse des observations locales.

J'en reviens donc à dire que les Sociétés d'archéologie, comme celle d'Enghien, peuvent, sans abandonner leur programme, nous rendre de grands services, à condition : 1° de s'inspirer dans leurs recherches d'un certain esprit anthropologique qui leur fasse poursuivre, par-dessus les faits, les liens qui les unissent, dégager les traits communs dans leurs observations, saisir les rapprochements, collectionner à la façon dont notre section de Folklore collectionne les légendes et les chansons, en un mot, prendre sur le vif, non seulement les hommes, mais leur nature ; 2° de pousser leurs investigations au delà des temps relativement modernes, qui les retiennent d'ordinaire, et de se préoccuper davantage des époques reculées, où les races qui ont jadis occupé notre sol nous apparaissent comme telles, dégagées des bigarrures individuelles et où, plus encore, ces races elles-mêmes viennent à se confondre dans un concert unique, le concert de l'espèce.

Je voudrais donc que notre Société ne laissât passer aucune occasion de s'assurer un pareil concours, sinon par une alliance matérielle et des propositions d'échange qui ne seraient pas toujours dans nos moyens, du moins par un appel qui, j'en suis sûr, ne manquerait pas d'être entendu. (Applaudissements.)

M. LE PRÉSIDENT. — Conformément aux conclusions du rapport, l'échange est décidé avec le Cercle archéologique d'Enghien. Je félicite M. van Overloop pour les aperçus vraiment originaux qu'il a développés dans son rapport ; il a parfaitement fait ressortir les liens nombreux qui unissent les Sociétés d'archéologie et d'anthropologie et nous souhaitons avec lui de voir s'étendre de plus en plus nos relations avec les autres Sociétés du pays. (Applaudissements.)

COMMUNICATION DE M. VANDERKINDERE
SUR LES DÉCOUVERTES DE MM. SIRET, EN ESPAGNE,
ET SUR LA RACE ALARODIENNE.

Les admirables découvertes de MM. Siret en Espagne fourniront matière pendant longtemps encore aux études et aux comparaisons les plus instructives. Je voudrais aujourd'hui ne m'occuper que d'un seul point, l'inhumation dans des vases de terre.

Nous avons vu dans la collection de MM. Siret de grandes jarres dont quelques-unes avaient été accolées deux à deux, par l'orifice, et soigneusement lutées ensuite. Les cadavres y avaient été enfermés dans une position accroupie, les genoux repliés sur la poitrine, et notre savant confrère, M. Henri Siret, dans la communication qu'il nous a faite, ajoutait qu'une ouverture pratiquée au fond du vase permettait l'écoulement des liquides provenant de la décomposition des corps.

Or, tous ces faits ont été indiqués ailleurs déjà, et je ne parle pas ici du Pérou dont les rapports avec le bassin de la Méditerranée dans la période antique sont encore bien problématiques, mais d'une région qui n'est pas fort éloignée de la Méditerranée, la plaine du Tigre et de l'Euphrate.

M. Fritz Hommel, dans son *Histoire de l'Assyrie et de la Babylonie* (*), et MM. Perrot et Chipiez (*Histoire de l'art dans l'antiquité*, t. II) ont reproduit, d'après Taylor (que je n'ai pas à ma disposition), le dessin de ces urnes jumelles, et leur similitude avec celles

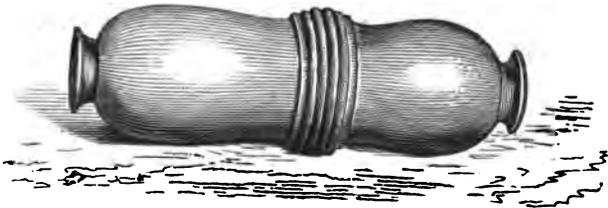


FIG. 1.

Urne funéraire de la tombe de Môngheir (Chaldée).

qu'ont rapportées MM. Siret, est frappante. « Elles sont opposées » bout à bout et emboîtées l'une dans l'autre; le joint est luté avec » du bitume. A l'une des extrémités, on remarque un trou qui a

(*) FRITZ HOMMEL, *Geschichte Babylonien-Assyriens*.

» été ménagé pour laisser échapper les gaz produits par la décomposition du corps. Chacune de ces bières en terre cuite ne renferme qu'un seul squelette. Tout étroites qu'elles sont, on y trouve encore des plats et des vases, qui sont d'ordinaire en argile, mais quelquefois aussi en bronze. Chacune d'elles contient une tête de flèche du même métal. Autour des pieds, on ramasse des anneaux massifs de fer, et de plus petits anneaux autour des doigts; il n'est pas rare de recueillir aussi des débris d'ornements d'or, d'ivoire sculpté et de coquilles ciselées (*). »

Cette description convient parfaitement et jusque dans les moindres détails aux inhumations du sud-est de l'Espagne.

Tout récemment le même mode de sépulture a été constaté en Susiane par l'expédition française de M. Dieulafoy (*).

Est-il possible cependant d'établir entre ces faits si distants dans l'espace un rapprochement autre que celui d'une similitude fortuite? La Chaldée est loin de l'Espagne.

Peut-on suivre de l'une à l'autre la trace d'un peuple auquel on rapporterait cet usage?

Pour répondre à cette question, il faut se rappeler d'abord ce que l'on sait de l'ethnologie primitive des deux pays.

L'Espagne, si l'on fait abstraction des races préhistoriques qui ne connaissaient point le bronze, a été colonisée par les Ibères, les Phéniciens, les Celtes.

La population de la Chaldée, à l'époque de son plus grand éclat, était sémitique. Mais, plus anciennement, les Soumirs et les Accadiens qui y avaient créé déjà une civilisation originale, n'appartenaient pas à cette famille ethnique, et le déchiffrement de leurs nombreuses inscriptions paraît autoriser la conclusion qu'ils se rattachaient au groupe ouralo-altaïque (touranien de Max Muller).

D'autre part, les progrès récents des études orientalistes ont permis de reconnaître que toute l'Asie antérieure, avant l'expansion des Sémites et l'arrivée des Ariens, a été occupée par une grande race dont les débris sont encore visibles partout à l'époque historique : ce sont notamment, les Élamites de la Susiane et probablement les Cosséens des montagnes voisines, les Arméniens primitifs (non Ariens) du royaume d'Urartu et surtout les Hétéens (Hittites des Anglais, Chetas des anciens Égyptiens) qui jusqu'au

(*) PERROT & CHUPIEZ, ouvrage cité, p. 373.

(*) Voir le *Tour du Monde*, 1888.

milieu du XIII^e siècle avant l'ère chrétienne constituaient un puissant empire et étaient maîtres de la Syrie et d'une portion de l'Asie Mineure (*).

On a proposé, pour désigner l'ensemble de cette race, le nom d'*Alarodiens*, emprunté à Hérodote.

Les descendants actuels des Alarodiens se retrouvent dans le Caucase méridional : Lazes, Mingréliens, Georgiens, et c'est grâce aux dialectes qu'ils parlent encore que Fritz Hommel a pu aborder avec quelque succès le déchiffrement des inscriptions élamitiques qui jusqu'ici restaient lettre close.

Si l'unité de cette race est établie, nous pouvons faire un pas de plus. Les Égyptiens ont eu avec les Hétéens des rapports fréquents ; ils ont longtemps lutté contre eux. Or, on sait avec quelle fidélité

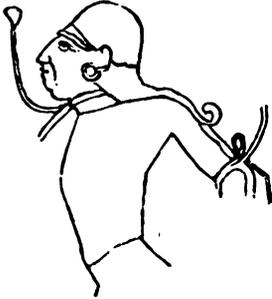


FIG. 2.
Le Cheta des Égyptiens,
d'après les tombeaux de Karnak.

les monuments égyptiens reproduisent les divers types ethniques. A côté de l'Égyptien pur, du Libyen, du Nègre, du Sémite, du Couschite, du *Sardana* (Sarde?, arien), les tombes de Medinet Habou nous font connaître aussi le *Cheta* (Hétéen). Le voici, avec sa figure bouffie, son triple menton, son nez écrasé, ses yeux bridés et sa coiffure dont la caractéristique est la longue queue qui pend sur le dos. A première vue, c'est un Chinois, tout au moins un Mongol, un Ouralo-Altaique (**).

Partout où les Chetas sont représentés, ce détail de coiffure est apparent.

Une autre particularité n'est pas moins digne d'attention, ce sont les souliers à pointe recourbée, tout semblables aux souliers à la poulaine du moyen âge, que les Polonais (d'où vient leur nom) avaient sans doute empruntés à leurs voisins les Tartares. Le savant philologue anglais Sayce voit dans cet usage des Chetas la preuve qu'ils venaient des régions de l'Asie centrale où l'abondance de la neige impose cette forme de chaussure. On sait que les Lapons ont conservé ces souliers à patins.

Quoi qu'il en soit, un fait curieux, c'est qu'un autre peuple de

(*) Cf. ED. MEYER, *Geschichte der Alterthums*. — FRITZ HOMMEL, *Abriss der Geschichte der vorderasiatischen Kulturvölker*.

(**) ED. MEYER, *Geschichte des alten Ägyptens*, pp. 306 et suiv.

l'antiquité, les Étrusques, portait aussi le *calceus* à pointe relevée, ce que les Romains nommaient *calceus repandus*. Et ce n'est pas la seule similitude qui existe entre eux et les Hétéens.

Quiconque a vu un musée étrusque a été frappé de la physiologie singulière des personnages couchés sur les sarcophages : ils sont courts, ramassés, gros et gras, obèses, sans barbe ni moustaches ; leur visage large aux pommettes saillantes, aux yeux obliques, n'a rien d'européen. C'est, dit-on, un caprice ou plutôt une impuissance du sculpteur ; cette explication me paraît trop aisée. Les artistes étrusques n'étaient pas si maladroits, et pourquoi auraient-ils uniformément adopté un type qui n'était pas du tout celui de leurs modèles ?

Jusqu'à preuve du contraire, je demeure persuadé que les figures des nécropoles de l'Étrurie correspondaient bien à la réalité et que leurs analogues doivent être cherchés dans les bas-reliefs hétéens de la Syrie et de la Cappadoce et dans les peintures égyptiennes. Les statues sumériennes de Tello (Chaldée inférieure), découvertes par M. de Sarzec, présentent aussi des traits de ressemblance frappants avec ce type.

Il y a longtemps, d'ailleurs, qu'on a rattaché les Étrusques à l'Asie Mineure ; les anciens ne leur connaissaient pas d'autre origine et après les beaux travaux de M. d'Arbois de Jubainville ⁽¹⁾ il ne paraît guère douteux que les Pélasges ne soient les véritables ancêtres des Étrusques. S'il n'est plus trop hasardé de rapprocher ces Pélasges des Hétéens, on arriverait à conclure que la destruction du royaume des Hétéens (vers 1265 avant J.-C.) par une invasion (arienne ?) venue du Nord a été l'occasion de leur exode et le point de départ des mouvements qui les ont semés dans la Méditerranée tout entière.

Le caractère de la langue étrusque est, comme on sait, toujours énigmatique ; tandis que les uns y voient une langue arienne, apparentée aux autres langues italiennes, l'opinion d'après laquelle elle aurait plus de rapports avec le finnois et les langues ougriennes en général, n'est pas abandonnée. Ce qui explique cette contradiction, c'est probablement que l'étrusque avait subi, en Italie même, des modifications profondes par le contact des idiomes ariens, après avoir déjà, en Asie Mineure, été altérée par d'autres mélanges.

Ce qui peut encore être invoqué à l'appui de l'origine hétéenne

(1) D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Les premiers habitants de l'Europe*.

des Étrusques, c'est que les noms des rois hétéens, cités à Karnak, ont des terminaisons très familières aux Étrusques : en *lar*, *tar*, *sar*.

J'ajoute que les démons ailés, dont les représentations dans les tombes étrusques sont bien connues, se retrouvent également sur les bas-reliefs hétéens de la Ptérie et de la Syrie.

Enfin, les Hétéens, comme les Étrusques, faisaient un grand usage du bronze (Perrot et Chipiez, IV, p. 792).

Est-il permis maintenant de pousser ces hypothèses plus loin et de rattacher à leur tour les Ibères d'Espagne à cette grande race alarodienne qui s'étendrait ainsi de l'Ibérie du Caucase à l'Ibérie des Pyrénées ? On l'a déjà proposé (Fr. Hommel, *Abriss*, etc., § 51), et le fait qui de prime abord semble le plus favorable à ce rapprochement, c'est la physionomie de la langue basque, qui présente beaucoup de caractères communs avec les langues agglutinatives de l'Asie.

Mais ici l'on m'arrête. Quelques auteurs, Vinson, van Eys, ont soutenu que les Basques ne pouvaient être confondus avec les Ibères. Cette thèse ne paraît aucunement fondée, et récemment Gerland ⁽¹⁾, reprenant l'examen de la question, a conclu, avec Guill. de Humboldt, Luchaire, Philipps, Dawkins et Rhys, que les Ibères sont bien certainement les ancêtres des Basques actuels (ce qui n'implique évidemment pas que leur type ethnique soit demeuré pur ; nous savons que le contraire est vrai). Les mots que l'on a conservés de l'ancienne langue ibère se retrouvent dans le basque ; une grande quantité de noms de lieux, en Espagne et en Aquitaine, s'expliquent par le basque ; les mœurs des Ibères, que décrit Strabon, n'ont pas entièrement disparu du pays basque : telle est cette coutume bizarre de la *couvade* qui, chose digne de remarque, existait aussi dans les environs du Caucase, chez les Tibaréniens du Pont (d'après Apollonius de Rhodes).

Il y a donc toute une série d'arguments en faveur de cette conclusion que la Méditerranée entière, depuis l'Asie antérieure jusqu'à l'Espagne, a vu se répandre, à une époque antérieure à l'arrivée des Ariens, un grand flot de populations alarodiennes (Hétéens, Pélasges, Étrusques, Ibères) et qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on retrouve, à ses deux extrémités, des usages identiques.

Je ne voudrais pas cependant prétendre que mon hypothèse a

(1) GERLAND, *Die Basken und die Iberen* dans le *Grundriss der romanischen Philologie* de GRÖBER, pp. 313 et suiv.

tous les caractères d'une vérité scientifiquement démontrée. Il faudrait d'abord en chercher la confirmation dans les faits anthropologiques proprement dits et comparer notamment les formes craniennes des habitants actuels du Caucase méridional (Lazes, Géorgiens, Mingréliens) avec celles des Étrusques, des Pélasges, des Ibères ou de leurs descendants. Le grand ouvrage de M. Chantre sur le Caucase, dont je n'ai pas encore pu prendre connaissance, fournira peut-être à cet égard des renseignements précieux.

Quoi qu'il en soit, et même si la théorie alarodienne ne devait pas se vérifier, j'incline à croire que la similitude du mode d'inhumation pratiqué en Espagne, en Chaldée et en Susiane, n'est pas fortuite. Nous y trouvons la preuve que la Péninsule ibérique a été envahie par un peuple venu de l'Asie et qui y a apporté en même temps le bronze. MM. Siret estiment que ce peuple étranger ne s'est pas maintenu en Espagne, qu'il a enseigné son art aux indigènes, mais qu'il a lui-même abandonné le pays. Cela me paraît peu vraisemblable. Une race supérieure, mieux douée, mieux pourvue d'instruments de guerre et de chasse, peut à la longue se mêler avec les indigènes plus nombreux ; elle peut même en adopter partiellement les mœurs ; mais elle n'en a pas moins imprimé son cachet sur eux, et il faudrait supposer un soulèvement général aboutissant à une véritable expulsion en masse pour comprendre sa disparition totale.

Si, comme je le suppose, les Ibères ont été les importateurs du bronze en Espagne, ils ont maintenu victorieusement leur position dans la suite, et le fait signalé par MM. Siret que l'ancienne civilisation semble plus tard reprendre le dessus n'est pas contradictoire : les vieilles traditions reparaissent toujours.

DISCUSSION.

M. Houzé. — J'ai lu dans la *Revue d'anthropologie* de 1883, p. 371, le compte rendu du travail d'un Anglais, M. Walhouse (*Some Vestiges of Girl sacrifices. Jarburial and contracted Interments of India and East*, JOURN. ANTHROP. INST., 1862, may). Je relève des détails intéressants sur un mode de sépulture analogue à celui que MM. Siret ont signalé dans le sud-est de l'Espagne : sur la côte occidentale de Malabar jusqu'au cap Comorin, on rencontre à côté des tombeaux mégalithiques, un autre genre de sépulture : ce sont

de grandes jarres de 1^m,25 de haut et de 0^m,95 de large à la partie la plus renflée; elles sont pointues par en bas et enfouies en terre. Une grande dalle de granit leur sert de couvercle. Le principal gisement de ces urnes est sur la rive occidentale du Coimbatore à l'est de Malabar. Au fond de ces urnes on a trouvé des os en petits fragments, quelques morceaux de fer et dans quelques-unes un petit vase contenant des fragments de squelettes mêlés à un sable fin, rouge ou blanc, mais qui a dû être apporté d'une certaine distance, car on n'en trouve pas de semblable dans le voisinage. Sur le renflement de la jarre, autour de l'ouverture, on trouve quelquefois une série d'urnes toutes petites dont l'ouverture est tournée en bas. M. Walhouse rapproche ces urnes de celles que le colonel Meadow Taylor a trouvées dans le Northumberland. Il ajoute qu'à Cochin et dans le Travancore au sud de Malabar, des découvertes semblables ont été faites. M. Schliemann a trouvé à Troie une série d'urnes analogues aux urnes indiennes. W. Ouseley, dans son voyage en Perse, signale la présence de grandes urnes funéraires dans la plaine de Bousheyr, enfoncées à 0^m,60 de profondeur; elles sont cylindriques, se terminent en pointe et sont remplies de sable et d'ossements. L'auteur parle de sépultures analogues en Amérique près du lac Gouatouita dans le Missouri. Miss Bird dit qu'au Japon, à Onagui, on fabrique de grandes jarres que les riches emploient pour ensevelir leurs morts.

Quant à la position accroupie donnée par certaines populations aux cadavres de leurs morts, voici ce que M. Walhouse en dit : « En Angleterre et en Europe, on a trouvé des tombes préhistoriques dans lesquelles le squelette avait cette position. Schliemann a signalé le même fait à Mycènes. Homère dit que les Lybiens enterraient leurs morts dans la position assise. La même particularité est signalée dans le Missouri, le Tennessee, au Japon et au Bengale. Les Guanches cousaient les morts dans des sacs et leur donnaient la même position. »

Tels sont les détails que j'ai relevés presque textuellement dans le compte rendu de l'ouvrage de M. Walhouse, analysé par M. Mondière.

M. SIRET. — Je me permettrai de faire quelques observations à la théorie que vient de soutenir d'une manière si brillante M. Vanderkindere. M. Vanderkindere rattache les Ibères aux Étrusques et leur attribue l'importation du bronze dans le sud-est de l'Espagne. Je ne pourrais admettre dans toute sa rigueur cette dernière

hypothèse, car, dans l'évolution de la civilisation chez les populations que nous avons étudiées, il y a certains faits qui me paraissent en contradiction avec l'idée d'un envahisseur établi à demeure dans ce pays. Pour moi, c'est le peuple néolithique lui-même qui a tiré de son propre fond tous les progrès auxquels il est parvenu. Sous l'influence très passagère d'un étranger, il a imprimé un moment une certaine direction à sa civilisation, mais il n'a pas tardé à revenir aux mœurs et aux coutumes de ses ancêtres. Cet étranger lui a apporté la connaissance du métal et la coutume de l'incinération; mais au bout d'un temps relativement court, il en est revenu à l'inhumation : ce ne serait pas, me semble-t-il, un conquérant pratiquant l'incinération qui aurait pu en aussi peu de temps modifier l'une des coutumes auxquelles un peuple est le plus attaché, pour adopter la coutume des populations soumises.

Il serait peut-être inutile aussi d'aller chercher en Orient des points de comparaison avec la coutume si locale de l'inhumation dans des urnes. L'idée des jarres à inhumer pouvait, comme nous l'avons expliqué, venir à ce peuple du moment où nous admettons qu'il était potier habile.

Je crois que tout ce que nous avons vu prouve que ce que nous avons appelé la troisième époque s'affranchit complètement de la civilisation de l'importateur du bronze. D'ailleurs, nulle part où l'on croit avoir rencontré les anciens Ibères, à Tarragone, par exemple, où on leur attribue avec quelque apparence de raison la construction des fameuses murailles cyclopéennes, nulle part on n'a retrouvé les urnes funéraires du sud-est de l'Espagne. Cette région apparaît donc comme un véritable îlot préhistorique. L'isolement de ce peuple n'a cependant pas été absolu, puisqu'il s'est laissé pénétrer par certaines influences et qu'il a profité, malgré l'état de guerre auquel il était exposé, de certains progrès déjà acquis par l'envahisseur.

M. VANDERKINDERE. — La question de savoir si une race n'admet que l'incinération ou l'inhumation n'est pas aussi simple que semble le supposer M. Siret : il est connu que les peuples ariens ont pratiqué les deux modes de sépulture, et il en est de même des Touraniens. Je ne sais pas jusqu'à quel point on peut attribuer à l'envahisseur un seul procédé d'inhumation : des populations qui se rattacheraient à cette race, les unes, comme les Étrusques, employaient l'incinération, les autres, comme les Chaldéens, employaient l'inhumation. Je me permets aussi d'élever un doute

sur l'hypothèse que l'idée de fabriquer les urnes funéraires soit venue spontanément aux potiers espagnols isolés; mais je ne veux cependant pas me prononcer d'une façon absolue à cet égard.

M. SIRET. — M. Houzé vient de vous citer plusieurs contrées où l'on a constaté l'existence d'urnes funéraires. Il ne s'ensuit pas nécessairement qu'à une certaine époque un lien quelconque a dû exister entre les populations qui ont occupé ces contrées. Il serait difficile d'établir des relations entre le Pérou, par exemple, et le sud-est de l'Espagne. L'idée qui a guidé les peuples qui ont adopté la coutume d'inhumér leurs morts dans des urnes est simple; la position repliée du corps dans l'urne rappelle la position de l'enfant dans le sein de sa mère: cette conception a pu surgir en même temps dans plusieurs lieux.

M. VANDERKINDERE. — Je ne le nie pas, mais il y a cependant une raison géologique qui fait que l'on peut supposer que c'est en Chaldée que cette coutume a pris naissance. Le sol de ce pays est constitué en grande partie par une argile fine qui se prêtait fort bien à l'art du potier et c'est vraisemblablement un habile potier qui a imaginé le premier de fabriquer une urne funéraire.

M. SIRET. — Cette raison existe également dans la contrée que j'ai explorée. Les schistes décomposés y donnent une argile très plastique et par conséquent très propre à fabriquer toute espèce de récipients.

M. VANDERKINDERE. — Les faits rappelés par M. Houzé ne viennent en aucune façon à l'encontre de mon hypothèse. Les Guanches, en effet, se rattachent directement aux Ibères, et il en est peut-être de même (Hommel) des Libyens à la peau claire.

La discussion est close.

PROPOSITION DU BUREAU.

Le Bureau, ayant examiné un projet du « Cercle des Ingénieurs et des Industriels » et de la « Société belge de Géologie » d'organiser en commun une séance, dans laquelle notre honorable collègue M. Éd. Dupont aurait présenté les résultats de ses recherches pendant son voyage au Congo, propose que la Société

émette le vœu que M. Éd. Dupont veuille bien venir nous faire une conférence portant plus particulièrement sur les résultats ethnographiques et ethnologiques de son intéressant voyage.

Cette proposition est ratifiée par les applaudissements unanimes de l'assemblée.

COMMUNICATION DE M. HÉGER.

LES ASILES POUR LES ALIÉNÉS CRIMINELS.

RÉSUMÉ.

M. HÉGER rappelle comment la question soulevée dans le sein de la Société sur les criminels pathologiques a été reprise depuis par le Congrès de médecine mentale d'Anvers. Tout récemment cette question a été portée à la tribune de la Chambre des représentants par l'un de nos collègues, M. le D^r Thiriar. Elle tend donc vers une solution prochaine et, en tous cas, les promesses qui ont été faites à M. Thiriar doivent engager la Société à poursuivre les études qu'elle a entreprises.

La séance est levée à 11 heures.

